

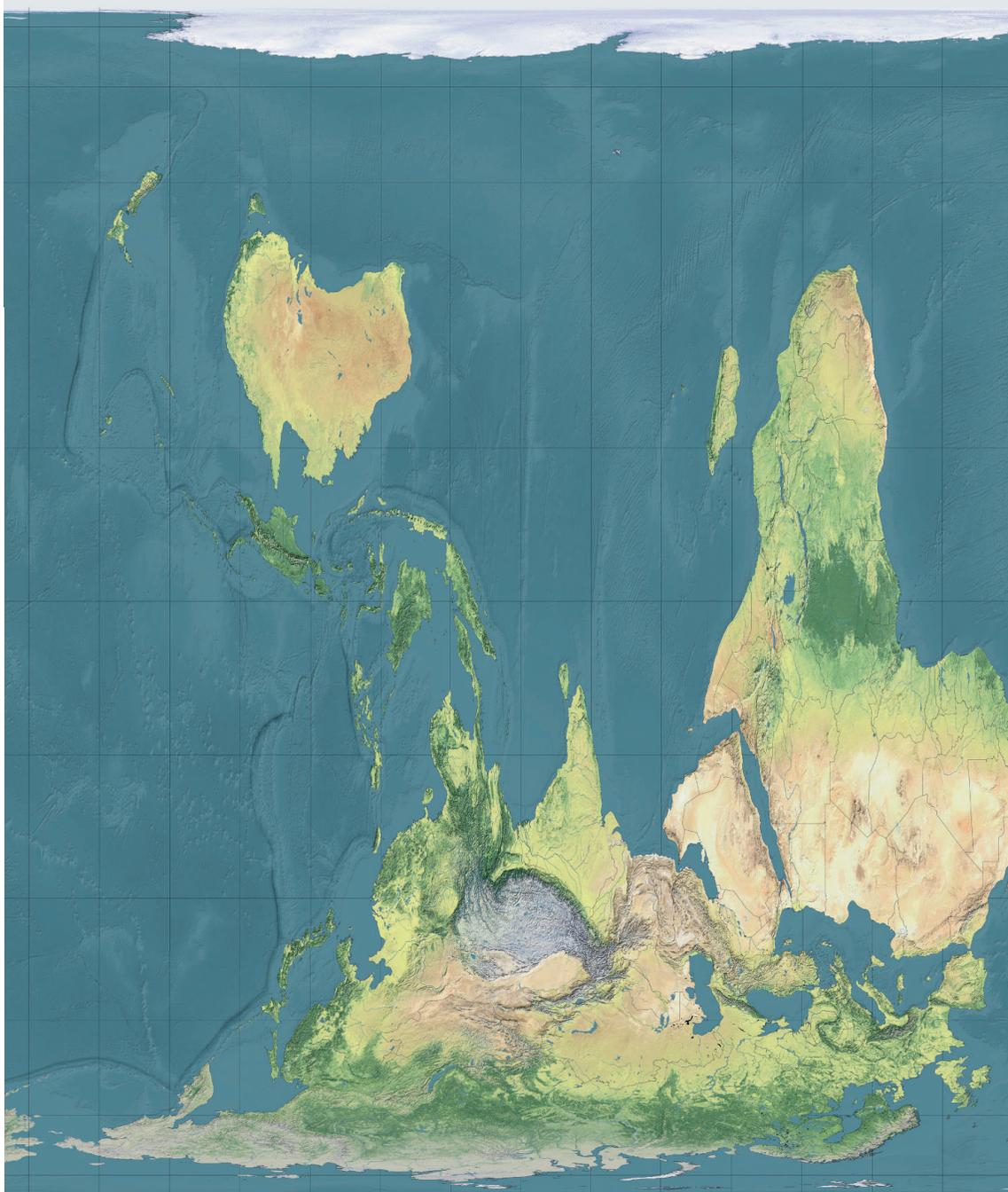
LILIAN THURAM

LA PENSÉE BLANCHE

«On ne naît
pas blanc, on
le devient.»

MÉMOIRE
D'ENCRER 





Changeons nos imaginaires

Retrouvez cette carte sur le site de la Fondation Lilian Thuram
www.thuram.org/ressource/lafrique-au-centre/

© Fondation Lilian Thuram.

Réalisation : Lépac (www.lepac.org), 2015.

Source : Lépac-Pacha cartographie.

LA PENSÉE BLANCHE

Lilian Thuram

LA PENSÉE BLANCHE

MÉMOIRE D'ENCRIER

L'auteur remercie Arnaud Gonzague
pour sa contribution amicale à cet ouvrage.

*À ma première étoile, ma mère, Marianna
À mes sœurs, Martine et Liliana
À mes frères, Gaëtan et Antonio
À mes deux aigles, Marcus et Khephren
À Kareen
Et à tous les enfants du monde,
qui sont le rêve et l'espoir des ancêtres*

*À Élisabeth Caillet et Lionel Gauthier,
qui m'ont accompagné et soutenu
à chaque étape de cette aventure éditoriale*

DU MÊME AUTEUR

8 juillet 1998, Anne Carrière, 2004

Mes étoiles noires, Philippe Rey, 2009 ; Points, 2011

Manifeste pour l'égalité, Autrement, 2012 ; J'ai Lu, 2014

Notre histoire, tomes 1 et 2, Delcourt 2014 et 2017

Tous super-héros, tomes 1 et 2, Delcourt, 2016 et 2018

Nelson Mandela, Hachette enfants, 2017

« La race blanche, la plus parfaite des races
humaines. »

Manuel scolaire de 1877
réédité tel quel jusqu'en 1977¹

« Le Blanc a fait du Noir un homme. »

Victor Hugo, « Discours sur l'Afrique »,
*Actes et paroles*²

« Oui sans doute, il y a une guerre de races :
mais qui l'a commencée ? Et qui la poursuit ? »

Georges Clemenceau³

« On peut placer l'idéal de liberté au-dessus
de sa propre vie. [...] Pour moi, on ne peut pas
être libre si les autres ne le sont pas. »

Denis Goldberg⁴

1. G. Bruno, cours moyen : *Le Tour de la France par deux enfants*, 1877.

2. Volume 4, 1879.

3. *Le Temps*, 29 novembre 1867.

4. Entretien avec le journal *La Croix*, Marie Boëton, « Denis Goldberg,
mon combat auprès de Mandela », 12 juin 2019.

Introduction

Je me souviens, il y a quelques années, d'avoir été invité pour discuter d'un grand projet d'exposition autour de la question du racisme. On voulait que j'en sois le commissaire général, et qu'on ait pensé à moi pour porter ce message auprès du grand public m'honorait beaucoup. L'approche que je comptais adopter venait d'une expérience que j'avais vécue lors d'une réunion dans un ministère : au moment du tour de table, on me demanda ce que je faisais, sur quoi travaillait la fondation que je préside. Je dis que nous analysions les mécanismes de domination dans la société. J'attirai alors leur attention sur les personnes invitées autour de la table : on pouvait constater la différence de nombre entre les hommes et les femmes. Le président de la séance dit : « En effet, il y a très peu de femmes » – à quoi je répondis : « En fait, ce n'est pas ça le problème ; c'est qu'il y a trop d'hommes. » Et là, tout à coup, j'ai senti les regards des hommes sur moi, comme si je les avais agressés en formulant ce simple constat.

C'est pourquoi j'expliquai que je souhaitais, en tant que commissaire général, changer de point de vue. Depuis trop longtemps, lorsqu'on parle du racisme, on se focalise sur les personnes qui sont discriminées. Et moi, je disais qu'il faudrait plutôt s'intéresser aux personnes qui tirent profit, sans le savoir ni le vouloir forcément, de ces discriminations. Questionner une catégorie qu'on ne questionne jamais : la catégorie blanche. Qu'est-ce que c'est « être blanc » ? Comment devient-on blanc, car on ne naît pas blanc, on le devient ? Avez-vous déjà vu une personne de la couleur d'une feuille de papier blanc ? Non. Alors pourquoi dit-on qu'il ou elle est blanc ou blanche ? À quel âge devient-on blanc ? Devenir blanc, n'est-ce pas comme devenir homme, être éduqué à se penser dominant ? Tout au long de mon propos, je sentais que l'assemblée était déstabilisée. Les personnes dites blanches n'ont pas l'habitude d'être interrogées sur leur couleur de peau ni sur la signification qu'elle pourrait avoir.

Je poursuivis : « Si nous voulons gagner du temps dans cette lutte pour l'égalité, alors nous devons faire prendre conscience aux visiteurs blancs qu'ils sont éduqués à ne pas politiser leur couleur. »

J'ai perçu de l'incompréhension, voire du rejet. Comme si un « nous » s'était constitué, un « nous » qui se demandait : « Qu'est-ce qu'il nous veut, lui ? » Je compris qu'ils avaient le sentiment d'être agressés par mon propos – je n'ai pas encore précisé que j'étais le seul Noir présent dans la pièce. Comme se sentent agressés les hommes quand on leur fait remarquer qu'ils ont développé un complexe de

supériorité vis-à-vis des femmes. Je n'avais pourtant accusé personne d'être un affreux raciste. Mais parler d'une *domination blanche*, non, vraiment... Malheureusement, nos échanges se sont arrêtés là.

Ce livre est aussi né de ce dialogue interrompu. Pourquoi la majorité des Blancs refusent-ils d'interroger cette construction identitaire? Mieux: ils paraissent même ne pas être au courant qu'ils ont une couleur. Ne parle-t-on pas des Noirs en les nommant « personnes de couleur »? C'est bien la preuve que les Blancs n'en ont pas. D'ailleurs, de quelle couleur sont les Blancs? Puisqu'il existe une minorité visible, les Blancs seraient-ils la majorité invisible? Le mot « Blanc » lui-même n'est quasiment jamais employé dans le langage courant pour désigner un groupe de la population, comme s'il ne correspondait à aucune réalité. Et, quand il l'est, il suscite une forme de crispation chez celui ou celle qui est ainsi désigné-e.

Dix ans auparavant, j'avais découvert un hors-série d'un magazine, intitulé « La pensée noire¹ », qui m'avait plongé dans un profond questionnement: si une « pensée noire » existait, il y aurait donc aussi une « pensée blanche »? Ce hors-série regroupait des textes de et sur Toni Morrison, Maryse Condé, Martin Luther King, James Baldwin, Aimé Césaire, Frantz Fanon... Mais sur quoi ont écrit toutes ces personnes noires? Sur un monde

1. « La pensée noire. Les textes fondamentaux », *Le Point*, hors-série, avril-mai 2009.

qui infériorise les Noirs. Sur la nécessité de s'émanciper de cette violence, pour se voir reconnaître les mêmes droits que les personnes blanches. Au fond, ce qu'on ne dit jamais, c'est que King, Baldwin et les autres n'écrivent qu'en réaction à un système. Mais ce système n'est jamais totalement désigné. Qui a construit un discours plaçant les Blancs au sommet de la « hiérarchie humaine » ? Qui fait croire que les Noirs seraient moins capables ? Qui a décidé qu'ils n'auraient pas droit aux mêmes opportunités que les hommes blancs et les femmes blanches ? La pensée raciale blanche.

Voilà la matrice vieille de plusieurs siècles que la majorité des personnes blanches n'osent toujours pas regarder en face. Pourquoi aucun magazine ne consacre-t-il un hors-série à cette « pensée blanche » qui a pourtant, en creux, forgé cette « pensée noire » ? Pourquoi ces termes mêmes « pensée blanche » pourraient-ils apparaître choquants ?

Pour moi, il s'agit de mécanismes comparables à ceux qui conduisent à la domination des hommes sur les femmes. « Les oppositions sexuelles, marquées du sceau du masculin et du féminin, sont hiérarchisées en ceci que les valeurs portées par l'un des pôles (le masculin) sont considérées comme supérieures à celles portées par l'autre. [...] Les sociétés occidentales ont développé un modèle explicatif qui lie la force masculine à la supériorité de l'essence de l'homme. [...] La grille de lecture avec laquelle nous fonctionnons est toujours celle, immuable et archaïque, des catégories issues des lointaines compétences de nos ancêtres limités à ce que leurs sens

pouvaient appréhender¹. » L'histoire de la résistance des hommes à l'émancipation des femmes n'est-elle pas beaucoup plus instructive que l'histoire de l'émancipation des femmes? L'histoire de la résistance des élites blanches à l'émancipation des non-Blancs n'est-elle pas aussi instructive que l'histoire de cette émancipation? Le temps n'est-il pas venu d'interroger cette volonté de maintenir génération après génération cette ligne de couleur, cette domination?

Il est intéressant de constater qu'on étudie l'«art nègre», la pensée noire, la littérature noire, la musique noire, qu'on les examine, qu'on les expose, qu'on les décortique. Pourquoi serait-il interdit d'étudier la pensée blanche, la littérature blanche, la musique blanche? Certains domaines semblent échapper à leur couleur, d'autres non. Pourquoi?

À un Noir – partout dans le monde – la société renvoie en permanence le fait qu'il est noir: sur son lieu de travail, dans les médias. Quand il circule dans l'espace public, on lui rappelle souvent sa couleur: un regard en coin. L'expression soupçonneuse de celle ou de celui qui, longuement, semble chercher sur le Noir un indice révélant on ne sait quel délit. C'est une sensation qu'aucune personne non victime de discrimination ne peut connaître, parce que cela ne fait pas partie de son expérience du monde.

1. Françoise Héritier, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 34-47.

Les Blancs, eux, se promènent partout sans être enfermés négativement dans leur couleur de peau par aucune autorité. Cette tranquillité, ce sentiment de liberté, d'être partout à leur place, en ont-ils conscience? Que ce soit en France ou aux États-Unis, je rappelle à mes deux fils qu'ils ne doivent pas oublier leur couleur de peau. Je leur dis : « Vous êtes vus comme des Noirs, pas comme des Blancs. » Je trouve cela d'une très grande tristesse, mais admettons-le : parfois, c'est une question de vie ou de mort.

Pour échapper à ma couleur, pour qu'elle ne soit plus qu'un détail physique sans importance, il faut que les Blancs échappent à la leur. Mais comment faire? Paradoxalement, il faut d'abord qu'ils prennent conscience de leur couleur, et de ce qu'elle leur dicte de reproduire.

Un soir, je décide de téléphoner à mon ami d'enfance, Pierre.

« Allô, Pierre? Ça va? »

— Salut, Lilian. Ça va et toi? »

— Dis-moi, je peux te poser une question? »

— Vas-y.

— Pierre, est-ce que tu as le sentiment d'être blanc? »

Je sens une hésitation au bout du fil.

« Quoi? Je ne comprends pas bien.

— Pierre, tu es d'accord que je suis noir? »

— Ben, ouais.

— Si moi je suis noir, toi tu es quoi? »

— Ben... je suis normal. »

Je me suis mis à rire.

«Tu es normal? Donc moi je ne suis pas normal?

— Non, mais c'est pas ce que je veux dire... tu comprends?»

Pierre et sa drôle de réponse pleine de spontanéité m'ont permis de mettre le doigt sur quelque chose d'essentiel et de profondément ancré : même si vous êtes une personne exceptionnelle, un ami-frère, vous pouvez sans vous en rendre compte revêtir le masque blanc de la normalité. Celui qui est en position dominante est à ce point conforté dans son bon droit, toujours au centre, toujours à sa place, qu'il se perçoit et se prend pour la norme. Les Blancs en sont là, comme les hommes en sont encore là par rapport aux femmes.

Les femmes se savent parfaitement femmes, c'est-à-dire appartenant à un genre dominé par les hommes qui s'autorisent à décider de ce qu'elles ont le droit de faire ou non. Combien de temps et quelle énergie faudra-t-il pour que les hommes reconnaissent qu'eux aussi ont été enfermés dans des schémas de domination, dans leur masculinité, avec toutes les obligations que cela comporte? De la même manière, moi, depuis l'âge de neuf ans – lors de mon arrivée à Paris, après avoir quitté la Guadeloupe – je sais être perçu comme noir, et je sais combien cela n'a rien d'anodin. La pensée blanche m'a posé un masque (de) noir.

Mais les Blancs, dans leur majorité, voudraient se vivre comme des «sans-couleur» : ils ne veulent surtout pas interroger le sens de cette couleur. Parce que cela leur convient? Ou ont-ils peur d'être confrontés à la réalité? Comme le dit très justement l'essayiste britannique Reni Eddo-Lodge, «leur couleur de peau est la norme, et toutes

les autres un écart par rapport à elle¹ ». *Être noir, c'est n'être pas blanc*. Être blanc au contraire, cela ne s'interroge pas. Reni Eddo-Lodge appelle cela le « déni blanc » : puisqu'il n'y a, pour les Blancs, rien d'autre qu'un état de fait, une réalité qui tombe sous le sens, pourquoi mettraient-ils en question une position qui les avantage ?

Un peu partout dans les sciences humaines, notamment celles des pays anglophones, des chercheurs pratiquent les *whiteness studies*, les « études de la blanchité » (c'est le terme académique consacré) pour tenter de répondre à ces questions : comment les Blancs, qui représentent 16,6 % de la population mondiale, vivent-ils le fait de dominer les non-Blancs, à la fois au sein de leurs sociétés respectives et comme une constante dans les relations internationales ? Comment cette domination a-t-elle changé de visage au cours des siècles ? La France hésite à réfléchir en profondeur à ces questions. Elle voudrait supprimer le mot « race » de sa Constitution. Mais cela suffit-il ? N'existe-t-il pas un sentiment d'appartenance raciale dans notre pays ?

Je place mes constats, mes réflexions et mes questionnements sous la lumière des travaux conduits par plusieurs penseurs de la condition blanche. « Si j'ai une conscience de la race aussi aiguë, c'est uniquement parce que ma différence a toujours été expressément pointée par le monde qui m'entoure [...]. Ma couleur de peau a

1. Reni Eddo-Lodge, *Le racisme est un problème de Blancs*, Paris, Autrement, 2018.

été politisée malgré moi¹ », résume Reni Eddo-Lodge. Je souhaite que les Blancs comprennent que leur couleur de peau est une construction politique. J'insiste : personne ne naît blanc. Malgré eux, mais, contrairement aux personnes à la peau non blanche, pour leur bénéfice.

Ce livre a pour but de mettre en lumière des pans de l'histoire négligés, voire ignorés, qui ont pourtant construit l'identité blanche. Il n'est pas destiné à condamner le racisme en des termes généraux. Il ne désignera pas le racisme là où on l'attend, dans les manifestations outrancières de quelques partis extrémistes, mais dans l'ordinaire de nos sociétés. Le philosophe Étienne Balibar définit un « racisme sans races² », autrement dit la construction et la légitimation de comportements discriminatoires dans une société où chacun devrait savoir depuis longtemps que le concept de races humaines n'a pas de sens sur le plan scientifique. L'ordinaire du racisme subi par les non-Blancs en Occident est tissé d'une succession de petits faits parfois connus, parfois moins, souvent pas du tout – dans ce dernier cas, c'est précisément leur absence dans le débat public qui arrange certains. Agencés les uns aux autres, ces faits construisent des habitudes. Ce sont ces habitudes qui conduisent les Blancs à maintenir les non-Blancs dans une position subalterne, d'abord d'une manière très claire et très revendiquée ; puis, au fil des décennies, plus

1. *Ibid.*

2. «La construction du racisme», *Actuel Marx*, 2005/2, n° 38, p. 11-28.

subtilement, comme les hommes continuent de le faire à l'égard des femmes.

On verra que la pensée blanche n'est pas la pensée des Blancs exclusivement. Les non-Blancs aussi ont intégré la pensée que j'appelle blanche. Le masque blanc, selon l'expression de Frantz Fanon¹, peut être porté autant par les non-Blancs que par les Blancs. La pensée blanche n'est pas une question de pigmentation de la peau. C'est une manière d'être au monde depuis, au moins, les croisades. Comme l'écrit Rosa Amelia Plumelle-Uribe, « la conquête de l'Amérique [au XVI^e siècle] et sa colonisation modifièrent profondément les rapports des Européens avec les autres. Le pas entre différence et supériorité fut vite franchi. [...] Durant des siècles, il fut idéologiquement justifié et culturellement admis que les êtres "inférieurs" soient taillables, corvéables, chosifiés et même supprimés si nécessaire. Les avantages matériels et psychologiques découlant de l'appartenance au groupe supérieur favorisèrent l'adoption de ces données, devenues au fil des siècles un élément culturel quasiment indéracinable dans la civilisation occidentale² ».

Je souhaite que ce livre soit l'occasion d'entamer un dialogue, sans haine ni sectarisme, sans mauvaise foi, qui nuisent à un bon échange d'idées. Je ne veux surtout pas dresser les uns contre les autres, mais rassembler toutes les bonnes volontés autour d'un même constat. Il existe

1. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, op. cit.

2. Rosa Amelia Plumelle-Uribe, *La Férocité blanche. Des non-Blancs aux non-Aryens*, Paris, Albin Michel, 2001.

un système, une construction économique, culturelle et sociale qui ont des effets dévastateurs, pas uniquement sur les non-Blancs, mais sur les Blancs eux-mêmes. Pour changer la réalité, nous devons commencer à parler la même langue. Prendre conscience d'où l'on parle – je suis un homme, je suis une femme, je suis noir, je suis blanc, je suis métis, je suis catholique, je suis musulman, je suis juif, je suis athée, etc. – est le premier pas pour comprendre que l'on ne se prononce pas sur la prétendue « découverte » des Amériques, l'esclavage, la colonisation, le racisme et la mondialisation de manière objective, mais selon des biais historiques et culturels très puissants. Ces biais, nous allons les examiner et en comprendre les logiques. Quelle est votre supposée identité dans l'Histoire ? Quel rôle cette supposée identité vous oblige-t-elle à jouer ? Ce n'est pas une accusation, ce ne sont que des questions. Elles n'exigent qu'une chose : qu'on ouvre les yeux sur des faits. Le racisme d'État n'existe plus. Mais le fait qu'il ait existé pendant plus de deux cent cinquante ans en France par exemple est à l'origine de ce que nous vivons aujourd'hui. Mon rêve est que nous soyons tous assez mûrs pour entrer en résistance et que nos pensées ne soient plus jamais dictées par la couleur de notre peau. Que nous puissions regarder en face ce que la pensée économique blanche a fait et continue de faire à l'humanité, à notre planète déjà épuisée.

Cet ouvrage n'est pas un travail de « porte-parole ». Un Blanc qui s'exprime peut être humaniste ou autre. Il est considéré comme quelqu'un qui prend la parole au nom de l'Homme universel. Un non-Blanc, lui, est trop souvent

catalogué comme porte-parole de sa communauté. Mon objectif est d'analyser la construction d'une pensée blanche dominante au cours des derniers siècles. Il est nécessaire de parcourir cette histoire ; car on ne peut ni comprendre ni résoudre les problèmes d'aujourd'hui si l'on ne suit pas ce long parcours historique. La compréhension qu'apporte l'Histoire met au jour la vraie nature du racisme et surtout nous fournit des armes pour construire un horizon commun.

D'ailleurs, à quoi sert le racisme ? À qui profite-t-il vraiment ? Peut-on parler du racisme sans questionner le rapport de l'Homme avec les autres espèces vivantes ?

I

L'Histoire

I. NOS IMAGINAIRES

Regardez la carte sur le verso de couverture.

Non, elle n'est pas à l'envers. La carte traditionnelle que vous connaissez ne ressemble pas du tout à celle-là. C'est tout à fait normal que vous soyez perturbé. À force de regarder une chose toujours du même point de vue, on finit par oublier qu'on pourrait la regarder autrement. La Terre étant ronde comme un ballon de foot, trop souvent on oublie qu'il n'y a ni haut, ni bas, ni envers, ni endroit. Si vous partez d'une surface sphérique (la Terre) pour en dresser une représentation aplatée (un planisphère), même si vous n'oubliez pas une seule île, pas une seule mer, vous ne pouvez pas être objectif: c'est une représentation. Elle souligne, éclaire certains éléments et en minore d'autres.

En Europe, la carte traditionnelle que vous connaissez sûrement, établie par Mercator, ne respecte pas les vraies

proportions des continents. Mercator était un marin du xvi^e siècle. Ce qui lui importait, c'est qu'on utilise sa carte comme appui au commerce maritime. La taille des océans avait pour lui une importance particulière, pas celle des terres. Sur les cartes traditionnelles que nous utilisons, l'Europe est toujours placée au centre et en haut. Est-ce un hasard? L'Europe est agrandie, l'Amérique du Nord est agrandie; le continent africain est rétréci au point de paraître plus petit que la Russie. Est-ce anodin? L'Amérique du Sud est rétrécie, elle aussi. C'est incroyable, mais la plupart des personnes ont une vision du monde biaisée sans le savoir. Sur cette carte, nous avons voulu mettre l'Afrique au centre pour rappeler que peu importe où nous nous situons aujourd'hui sur cette Terre: nous sommes tous des migrants venant d'Afrique. En faisant cette carte, j'ai voulu interroger nos habitudes, nos représentations, nos hiérarchies. En respectant les vraies proportions des continents, j'ai voulu enrichir notre pensée pour nous conduire à nous interroger: par exemple, pourquoi un si petit continent tel que l'Europe a-t-il voulu coloniser le monde?

Se voir plus important que l'on est réellement, n'est-ce pas une certitude profondément ancrée en Occident? Un discours construit pendant des siècles et qui n'est nullement le fruit du hasard. D'ailleurs, la manière dont les Chinois viennent, depuis 2002, de repenser leur cartographie¹ reprend en tout point l'hégémonie cartographique

1. Voir Hao Xiaoguang (www.hxgmap.com).

de l'Europe : se positionner au centre, n'est-ce pas la traduction de toute vision « impériale » sur le monde ?

L'histoire que se racontent les Occidentaux et la Chrétienté place les personnes blanches au centre du monde. Cette histoire a été enseignée à l'école, propagée dans l'inconscient collectif et diffusée dans les débats publics. Elle raconte les faits de son seul point de vue. Elle n'insiste pas suffisamment sur certains éléments, voire en omet d'autres, installe et entretient l'idée que la pensée blanche est la norme mondiale. Il est important de prendre conscience que l'on parle toujours d'un certain point de vue, que l'on croit sincèrement être le vrai. On oublie que ce n'est qu'un point de vue parmi d'autres qui traduit une vision du monde, ses fantasmes, ses peurs, ses conditionnements.

Je ne sais pas si vous avez déjà entendu parler du mot *agnotologie*. Il signifie littéralement « science de l'ignorance » (du grec *agnōsia*, « ignorance ») ; il a été forgé en 1992 par l'historien Robert N. Proctor¹ pour décrire la « production culturelle de l'ignorance ». Peut-être ne le savez-vous pas, mais certaines institutions dépensent beaucoup d'argent et d'énergie afin que vous n'appreniez ou ne compreniez pas certains faits. Par exemple, les multinationales du tabac ou du sucre ont dépensé et dépensent encore des millions de dollars pour que le grand public ne soit pas réellement informé des ravages que leurs produits occasionnent sur la santé. Elles ont brouillé les pistes avec

1. Stéphane Foucart, « L'ignorance : des recettes pour la produire, l'entretenir, la diffuser », *Le Monde*, 3 juin 2011.

des études scientifiques biaisées, afin de semer le doute. La « fabrication du doute » est d'ailleurs un objectif délibérément poursuivi par certains lobbies¹, qui s'efforcent de complexifier la réalité pour que le citoyen ordinaire s'y perde : « C'est trop compliqué, toutes ces histoires » et qu'il détourne son regard de la vérité, le temps d'enranger des profits.

On parle beaucoup des *fake news* ces derniers temps, comme si cette notion était nouvelle. De même que ces sottises qui encombrant nos réseaux sociaux servent très souvent des objectifs bien précis – contre les juifs, contre les musulmans, contre l'immigration, contre l'idée européenne... –, l'information historique a toujours été détournée, tordue, filtrée, depuis des siècles, dans le but de défendre certains points de vue et donc certains intérêts. On le sait, l'histoire apporte un éclairage précieux qui permet de comprendre, par la connaissance des événements du passé, notre présent et de construire notre futur. Mais c'est aussi un outil puissant que les États peuvent utiliser pour conduire les consciences à retenir une certaine « petite musique » arrangeante et ignorer bien des réalités (travail *agnostologique*, donc). Toute civilisation, à une époque donnée, s'imprègne d'un ensemble de discours censés faire figure d'évidences, de visions « coulant de source ». Ce sont de grands récits que l'on raconte, et tous sont partiels. Il est toujours bon de repérer ce qui a été passé au tamis

1. Stéphane Horel, *Lobbytomie. Comment les lobbies empoisonnent nos vies et la démocratie*, Paris, La Découverte, 2018.

de ces grands récits, ce qui a été conservé, ce qui a été expurgé, et pourquoi.

Bien sûr, les travaux de recherche existent. La lecture des livres d'histoire sérieux, qui ne relèvent donc pas des grands récits et de leurs pièges, contribue à nous éclairer. Ils sont dans les librairies ou dans les bibliothèques et produisent des analyses sur des réalités dont, parfois, on n'avait pas même entendu parler. Il s'agit de comprendre que ce qui est vrai un jour ne le reste pas toujours. Le problème vient de ce que les travaux de ces chercheurs ne touchent pas la majorité des citoyens. Ils ne sont pas toujours repris dans les manuels scolaires ni dans les médias. Ce que l'on enseigne à l'école n'est-il pas trop souvent que la vérité d'un pays? Mais ces récits ne se sont pas créés et propagés au hasard. Ils défendent les intérêts de la classe dominante, les idées de la pensée blanche. Comme un poison qui se répand goutte à goutte, ils nous persuadent que l'homme est un loup pour l'homme et que les injustices sont inévitables.

Les esprits libres qui font preuve d'honnêteté intellectuelle existent et ont existé de tout temps. Mais ceux qui interrogent, remettent en cause, questionnent les consensus sont peu nombreux, moins écoutés, voire souvent persécutés, comme le sont les lanceurs d'alerte aujourd'hui. Une époque construit un schéma qui légitime seulement certains discours, et rejette les autres. Certaines guerres sont « justes », d'autres illégitimes ; certaines puissances luttent pour les « valeurs de la démocratie » et de la « civilisation », d'autres participent d'un fameux « axe du mal ».

Qu'on se rappelle les armes de « destruction massive » soi-disant détenues par Saddam Hussein et qui ont conduit au déclenchement de la guerre en Irak en 2003. On connaît tout cela par cœur. Je ne prétends pas que les « ennemis de l'Occident » ont systématiquement raison – leurs *fake news* et mythologies sont bien souvent tout aussi trompeuses et manipulatrices que celles produites par la pensée blanche. Mais ces croyances ou propagandes sont ponctuelles et assez récentes en termes d'idéologie, à la différence de la pensée blanche qui en a fait un système de pensée collective depuis plus de cinq siècles. Comment se forment les discours dominants, à quoi servent-ils et pourquoi faut-il les tenir toujours à une certaine distance critique ? L'histoire démontre que les puissants, comme le disait Oscar Wilde, « agissent en hypocrites » tout en « revêtant le masque de la vertu »¹.

Avant de commencer à examiner quelques-uns des moments qui jalonnent notre histoire et les mythes qui les encombre, j'aimerais anticiper une critique que certains ne manqueront pas de m'adresser. Les pages qui suivent n'ont pas pour but de faire le procès d'un certain nombre de personnages historiques. Je n'ignore pas, naturellement, combien il est anachronique de demander à Aristote, Montesquieu ou Jules Ferry de penser comme des hommes de ce début de XXI^e siècle. Je m'en tiendrai à ce qu'ils ont écrit, pour y déceler ce que leur pensée peut charrier de violence et d'injustice pour les hommes de leur époque

1. *Le Portrait de Dorian Gray*, 1890.

et pour la nôtre en héritage. Quand on légitime l'esclavage ou la colonisation, on ne se contente pas de formuler quelques grandes idées : on légitime aussi des cruautés, des ignominies commises en leur temps sur des êtres humains. Je m'efforcerai le plus souvent possible de rappeler comment, à leur époque, certains esprits contestaient les pensées dominantes. Ce qui nous donne le droit de critiquer ceux qui ont construit ou légitimé des pensées qui normalisaient la violence.

Quand Montesquieu, en pleine période esclavagiste, écrit : « Nos colonies des îles Antilles sont admirables », ou quand Emmanuel Kant affirme : « L'humanité atteint sa plus grande perfection dans la race des Blancs¹ », ils engagent la société dans une certaine direction. Cette direction a beau être empruntée avec sérieux, Montesquieu et Kant ont beau croire sincèrement ce qu'ils écrivent, on ne peut que constater qu'ils concourent à soutenir certains intérêts économiques et idéologiques de leur temps. Pas n'importe lesquels. Montesquieu et Kant se placent, en tant qu'Européens blancs et privilégiés (car il est évident que la pensée blanche n'est pas une construction des paysans européens), tout en haut d'une échelle de valeurs morales et historiques ; nous devons le constater. Nous devons aussi mesurer combien leur vision a imprégné la société de leur époque, puis des générations et des générations de lycéens, d'étudiants, d'adultes. Ce n'est

1. Deux exemples cités dans Louis Sala-Molins, *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, Paris, Puf, 2015 (12^e édition) [1987].

pas ce que Montesquieu ou Kant auraient dû penser qui m'importe. Ce qui m'importe, c'est que nous prenions conscience qu'ils ont contribué à construire un discours légitimant la violence de l'exploitation des hommes par des hommes.

L'histoire est un matériau intellectuel et une science humaine avec lesquels on bâtit le présent. Quand ce matériau est tronqué, tout le récit qui en découle est incomplet, bancal, voire révoltant. L'histoire devrait nous poser cette question fondamentale : d'où parlons-nous ? Ne devrions-nous pas, au prix d'un important décentrage, avoir le courage d'assumer le fait que nous raisonnons à partir d'un certain point de vue ? De la même façon que certains historiens ont adopté le point de vue des classes populaires et non celui des rois, ou encore le point de vue des femmes et non celui des « grands hommes », si nous cessions de « penser blanc » ? C'est ce travail qu'ont entamé des gens bien plus savants et importants que moi. Par exemple l'économiste indien Sanjay Subrahmanyam qui, à la fin des années 1990, a raconté l'histoire de Vasco de Gama selon les points de vue des sultans d'Afrique, des mamelouks et des Indiens¹ ; naturellement, cela change bien des choses. Autre exemple : le livre d'Amin Maalouf sur les croisades vues par les Arabes, publié en 1983².

1. Sanjay Subrahmanyam, *Vasco de Gama. Légende et tribulations du vice-roi des Indes*, traduction de Myriam Dennehy, Paris, Alma, 2012.

2. Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*, Paris, JC Lattès, 1983.

Ce qu'on appelle très justement l'« histoire connectée » consiste ainsi à multiplier les angles de vue, plutôt que de parler du strict point de vue occidental. Je pense aussi au travail du professeur de philosophie politique Louis Sala-Molins, qui s'est longuement penché sur le Code noir et écrit : « J'essaye de lire toute cette tragédie [l'esclavage] en me glissant, autant que je le peux, non dans l'épiderme lisse et pommadé du penseur parisien ou genevois ou bordelais [...], mais dans la peau écorchée par le fouet et le corps mutilé de l'esclave noir aux Îles¹. »

Malheureusement ce savoir est encore dissident, marginal, réservé à quelques lecteurs « concernés ». Je ne m'en satisfais pas : l'histoire devrait nous être enseignée pour nous éviter d'être manipulés et nous aider à regarder le passé en tant qu'êtres humains et non conditionnés par nos supposées appartenances, nos couleurs de peau, nos nationalités...

2. UNE ANTIQUITÉ TRUQUÉE ?

Dès la Renaissance, les pays d'Europe, et plus tard tous ceux d'Occident, se sont identifiés à l'Antiquité gréco-latine et ont imposé ce récit de leurs « origines » aux peuples du monde entier. Comme l'explique l'historien Serge Gruzinski, « Une grande partie du monde écrit toujours le passé d'une même façon, une façon européenne. Dans un manuel scolaire japonais, par exemple, l'enseignement de l'histoire démarre avec les Égyptiens, comme en

1. *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan, op. cit.*

Europe¹!» Il s'agit bien entendu d'affirmer que le monde gréco-romain est le début proclamé de toute l'humanité et que la civilisation égyptienne fait partie du monde blanc. Par conséquent, il n'existe pas pour les Européens, pour les Occidentaux, de civilisations antiques asiatiques, sud-américaines ou africaines qui soient fondatrices de « ce que nous sommes ».

Bien sûr, les Mayas ou les Babyloniens de Mésopotamie sont des peuples dont on se souvient et qui peuvent même fasciner. Mais ils sont comme placés à distance du « passé de l'humanité ». Ce sont des civilisations « exotiques » qui doivent le rester. Leurs habitants ne sont pas nos ancêtres. Il est difficile d'affirmer que les Grecs et les Latins ont des traits d'Europe du Nord... Pourtant l'Occident l'a fait, explique l'historienne Nell Irvin Painter, qui démontre comment on a blanchi l'Antiquité, en inventant ce qu'elle nomme la « fable des Grecs aux cheveux blonds² ». Pour la pensée blanche, l'Afrique n'a pas d'Antiquité. D'abord parce que l'on considère que l'Égypte est « blanche », oubliant qu'elle se situe sur le continent africain. Comme je l'ai écrit dans *Mes étoiles noires*, « jusqu'aux années 1950-1960, les historiens européens, occidentaux et arabes n'ont pas cessé de traiter l'ancienne Égypte comme une partie des racines de leur propre histoire et non comme une partie de l'Afrique elle-même. Le résultat est que l'Égypte

1. « L'Europe a construit sa domination en écrivant l'histoire des autres », BibliObs.com, 22 décembre 2017.

2. Nell Irvin Painter, *Histoire des Blancs*, Chevilly-Larue, Max Milo Éditions, 2019.

ancienne a été coupée de l'Afrique noire¹ ». Ensuite parce qu'on ignore l'histoire : qui connaît le royaume de Kerma, au sud de l'Égypte antique ? Qui connaît les destinées des grands empires africains, celui du Ghana, de Songhaï ou du Bénin... ? Cette ignorance a pu autoriser un président de la République française, Nicolas Sarkozy, à dire : « Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain *n'est pas assez entré dans l'histoire*². » Cette phrase est caractéristique de la façon dont se construit la pensée blanche : elle est prononcée en Afrique par un homme puissant qui défend les intérêts de l'Occident sur le monde et affirme ce sentiment de supériorité que les Blancs doivent avoir à l'égard des Noirs.

Qu'elle le veuille ou non, la pensée blanche est en train d'être démasquée : il suffit d'aller dans n'importe quel musée et de rester devant les œuvres venues d'Égypte pour constater qu'elles sont totalement africaines. Seules les personnes de mauvaise foi peuvent soutenir que l'Égypte n'est pas une civilisation africaine. Et pourtant, à la fin du XVIII^e siècle déjà, en pleine période esclavagiste, Volney, seul savant à le faire, affirmait contre la pensée blanche que « les Égyptiens étaient de vrais nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique ; et dès lors, on explique comment leur sang, allié depuis plusieurs siècles à celui des Romains et des Grecs, a dû perdre l'intensité

1. Lilian Thuram, *Mes étoiles noires*, Paris, Philippe Rey, 2010, p. 23.

2. « Le discours de Dakar de Nicolas Sarkozy », *Le Monde*, 9 novembre 2007 [je souligne].